

pour *Orgue et Orchestre* de M. Michel Brusselmans, dont les trois parties se développent selon le plan d'une symphonie classique, et qui est rempli de trouvailles originales (*l'adagio* est remarquable). M. René Tellier nous a montré les rares qualités d'un organiste digne de représenter une tradition qui, par Lemmens, se rattache directement au grand Jean-Sébastien Bach.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

Prélude. — Quatre ans ont passé depuis que j'ai plaidé ici pour la musique du solitaire (1). J'avais élevé la voix par passion et par gratitude, parce que cette musique avait été pour moi, longtemps, la seule musique, et qu'ayant découvert toutes les raisons de l'aimer, je ne pouvais la voir souffrir l'ignorance et l'injustice. De ce plaidoyer, je n'attendais guère autre chose qu'une satisfaction intime. Aussi ai-je été surpris et touché de l'entendre retentir loin et longtemps, éveiller de multiples échos qui ne se sont pas encore tus. Il y a peu de jours, c'était une lettre d'Allemagne. Après quatre ans!

Il y a là matière à réflexions générales et particulières. Quand on a la pratique de la presse quotidienne où rien ne s'écrit, le plus souvent, qui le lendemain ne soit oublié, on est enclin à faire des réserves sur les vertus, non pas même d'enseignement, mais de renseignement dont on a coutume de l'honorer. Vaut-il mieux s'adresser à dix personnes attentives, ou à mille, distraites et pressées? — Un seul numéro d'une revue comme le *Mercury* n'est pas refroidi en quelques heures, ni en quelques semaines, et peut faire son chemin dans le temps, toutes proportions gardées, comme un livre.

En ce qui touche à notre sujet, des réactions telles que celles-ci, à ce point nombreuses et sensibles, mettent en lumière l'étendue et la qualité de l'intérêt qu'il suscite. Que les lecteurs du *Mercury* qui appartiennent aux catégories intellectuelles les plus diverses (et à toutes les parties du monde) et qui constituent le public le plus éclairé et le plus fervent,

(1) Plaidoyer sentimental pour la Musique du Solitaire. *Mercury*, 1^{er} janvier 1935.

que ce public manifeste une curiosité et un goût si vifs, et souvent un enthousiasme véritable pour la musique enregistrée, voilà qui ne surprend pas, certes, mais qu'on a plaisir à vérifier. C'est une preuve édifiante, donc utile.

Car même parmi ceux qui usent du phonographe — et c'est d'en user qu'on leur fera l'amical reproche — il en est beaucoup qui méconnaissent sa dignité. Il suffit souvent de peu de chose pour les aider à connaître la révélation.

C'est un plaisir que j'ai éprouvé. Dans l'une de ces lettres auxquelles je faisais allusion, un de mes correspondants écrivait, en le rapportant à lui-même, le mot « conversion ». Dirai-je que j'ai été moins ému d'amener des musiciens au phonographe — ce qui devait arriver un jour ou l'autre — que d'amener, par le phonographe, des indifférents à la musique. Cette belle mission du phonographe est trop ignorée ou méconnue. Des conversions, c'est lui qui, en grand nombre, les a faites. Du même coup, un malentendu se dissipe, une réconciliation se confirme et s'étend.

J'aimerais contribuer, si peu que ce fût, à la fin — prochaine — de ce schisme qui mettrait d'un côté les mélomanes, de l'autre les discophiles (qui sont naturellement les mêmes), et distinguerait entre la musique enregistrée et la « vraie musique ». Il n'y a qu'une musique, qui est une religion, — et des manières différentes de célébrer le culte. Les concerts sont les grands offices où les fidèles — mêlés de profanes — communient. Il y a aussi, et rien n'est plus beau, la messe célébrée pour soi-même; mais il faut être prêtre. Et c'est cette joie, justement, que le disque nous permet d'approcher; il est l'oraison, et souvent la prière du soir. C'est manquer à la foi que de disputer laquelle, des unes et des autres, est la plus bienfaisante et la plus salutaire.

§

Je crois bien que la musique des disques a été introduite au *Mercury* une première fois pour s'y voir un peu maltraitée. Voici qu'on l'y installe pour y être honorée. C'est une belle justice librement rendue.

On ne m'en voudra pas de reprendre volontiers le thème de la musique du solitaire. Je crois que la vertu essentielle

du disque est là, et sa raison d'être. Que si on s'avisait de réunir trois mille personnes pour leur donner des concerts de musique enregistrée, je dirais que nous tombons dans la confusion. Le phonographe apporte la musique à ceux qui, matériellement, ne peuvent aller à elle. A ceux-ci, il permet encore d'appeler, aux moments qu'ils en désirent la présence, tel maître, tel chant. Pour moi, je ne puis regarder tourner le plateau aux disques, écouter ce prélude silencieux, sans voir dans la pénombre un homme au milieu d'une campagne ou d'une brousse, un malade devant un paysage de montagne.

Certes, la solitude n'est point nécessairement dans l'espace ni dans la durée, et j'entends bien qu'on peut être solitaire au cœur de Paris, et une heure par semaine; cette heure n'en a que plus de prix. Quant aux isolés...

Une voix m'interrompt : « Il n'y a plus d'isolés, et le phonographe est un instrument infirme. Vos solitaires par vocation ou par nécessités, continus ou intermittents, vous oubliez qu'ils ont la Radio, l'incomparable et prodigieuse radio, la radio aux vingt mamelles où le plus raffiné, le plus exigeant trouve à téter son lait, la radio qui... la radio que... »

Ce n'est pas vrai. Celui qui est digne de la solitude ne saurait se contenter de telles nourritures. Si on me le dit, je ne le crois pas. Ce n'est pas vrai.

Je ne vais pas rouvrir ici le débat sur la radiophonie, si tant est qu'il soit jamais clos. La querelle est inépuisable. Il convient au moins d'en rappeler certains aspects, qui touchent aux rapports de la T. S. F. avec le disque.

On les a souvent un peu hâtivement confondus, alors qu'ils n'ont rien de commun (j'écarte, bien entendu, toutes considérations techniques ou commerciales). Le phonographe a pâti de ce malentendu. D'une part, les radiomanes l'ont rejeté avec dédain parce qu'ils ne pouvaient trouver en lui — et ils n'avaient pas tort — qu'un pâle succédané de leur boîte à bruits. Et c'est exactement pour la même raison que les autres, ceux que la T. S. F. écœure, se sont détournés — non sans logique — de ce qu'ils croyaient n'être encore que moulin à « musique mécanique ».

La crise fut même grave pour le phonographe; on peut aujourd'hui en parler au passé.

Il n'en est pas moins opportun de fixer les idées. Que la radiophonie soit une invention surprenante et bienfaisante (je pense à la navigation marine et aérienne, à d'autres choses encore), qui ne la salue pour telle? — Quelle soit un excellent instrument d'information rapide, de divertissement, et même de culture, ou plutôt de défrichage, on le croit sincèrement.

Qu'elle soit cela; c'est-à-dire qu'elle puisse l'être. Dans les faits, et actuellement, il s'en faut, hélas! de tout.

On ne veut même pas parler des programmes indigents ou mal composés, des artistes médiocres, des invraisemblables bavards, de tout enfin dont on se plaint du matin au soir. Il pourrait y être remédié très vite; c'est affaire — comme en quelques autres choses — d'énergie, de méthode et de goût. Non, le mal est plus grave. C'est un vice de nature.

Des néophytes zélés renverseraient volontiers tous les temples pour édifier sur leurs ruines le seul Temple de la Radio. On veut voir en celle-ci un moyen d'expression universel, alors qu'elle n'est qu'un agent de diffusion, très puissant certes, mais aussi de registre rigoureusement et étroitement limité.

Voir dans l'invention de la radiophonie un événement comparable à la découverte de l'imprimerie, l'une pouvant dans la plupart des cas se substituer à l'autre, c'est oublier simplement que l'imprimerie n'a rien changé, au fond, qu'elle est de la nature de l'écriture, et n'a fait en quelque sorte que multiplier celle-ci. La radio, elle, multiplie le bruit et les discours. C'est un rôle sonore, mais plus modeste.

Il a été noté trop souvent et trop pertinemment pour qu'on y revienne, que par la radio, tout — fût-ce le meilleur — s'écoule, qu'elle interdit, à la lettre, la réflexion. On ne le rappelle que pour marquer la différence avec le disque qui, lui, permet tous les retours, qui grave dans la cire comme on écrit sur une page.

Fixer à la radiophonie ses limites, ce n'est ni la diminuer ni la méconnaître. Aussi ne borne-t-on point son rôle et son pouvoir à ceux d'informateur, de causeur et d'amuseur. Il y a en elle quelque chose de neuf et d'original; on ne doute point qu'il existe un art radiophonique, d'ailleurs encore dans l'en-

fance. Cet art, si j'envisage son avenir et ses moyens, je le placerais volontiers entre le cinématographe et le théâtre d'ombres ou de marionnettes. Qu'on n'aille point voir là une ironie quelconque, et bien loin de ma pensée. Pour ne rien dire du cinématographe qui est un sujet trop vaste et trop divers, les marionnettes et les ombres sont des arts charmants mineurs, certes — riches de possibilités poétiques.

Mais attention. Cet art a bien du mal à rester lui-même. A peine né, il est gâté par le vice radiophonique. Un exemple le fera bien voir.

La radio nous a donné récemment à entendre une suggestion sonore de M. Divoire intitulée *La Neuvième*, et dont la Symphonie en Ré mineur est le prétexte. On goûte l'agrément et l'ingéniosité de telles recherches. On se réjouit. Bon. Mais quand on nous dit que « cela aidera à mieux entendre l'œuvre de Beethoven », nous touchons soudain au vif l'effrayante confusion.

Demain, tandis qu'on jouera *La Mer*, on tendra une « toile de fond sonore », comme on dit, — enregistrement du vrai bruit de la mer ou d'une imitation quelconque due aux offices du « metteur en ondes ».

La vérité, c'est qu'on se moque souverainement de la *Neuvième* et de *La Mer*, de Beethoven et de Debussy. Ce sont là amusettes pour gens d'esprit, comme il en est pour le vulgaire, et qui servent d'appât à des leçons plus sérieuses.

René Dumesnil contait ici comment une radiodiffusion de l'ouverture de *Tannhäuser* avait été coupée pour que se puissent débiter les « informations » du journal parlé. Le temps est proche, s'il n'est déjà venu, où au beau milieu de l'air de *Pamina* ou du Concerto en Do majeur — la flûte n'ayant point de pouvoir sur toutes les espèces d'animaux — l'on ménagera le solo de l'orateur syndical ou politique. Ce n'est même plus de la barbarie, c'est de la sauvagerie toute pure.

Mais quoi? — La tentation est trop forte de faire servir la radio à des causes qui n'ont rien à voir avec l'esprit et la culture. On doit ne pas désespérer d'elle; on est bien obligé de craindre qu'elle risque d'être enchaînée par sa propre puissance.

Est-il besoin d'ajouter que le phonographe n'a rien à faire

dans ce procès, et qu'il n'y a été appelé que par une erreur déjà en partie dissipée. La radiophonie — bonne ou mauvaise — est collective et grégaire; le phonographe est essentiellement individuel. La radio orchestre la folie du monde; elle est la prêtresse de ces grandes fêtes religieuses et barbares où la multitude s'adore elle-même. Le phonographe, servant fidèle de la musique, est une des plus pures voix de la solitude.

§

Sorti des mains d'un poète, pouvait-il en être autrement?

Comme les traits dans les camées
J'ai voulu que les voix aimées
Soient un bien qu'on garde à jamais
Et puissent répéter le rêve
Musical de l'heure trop brève;
Le temps veut fuir, je le soumetts.

Ainsi Charles Cros annonçait ce qu'il voulait que le disque fût, et ce qu'il est devenu : une chance nouvelle pour l'homme, pour l'artiste, de survie, de durée.

Il doit être, il est, le compagnon du livre, avec lequel, je l'indiquais, sa parenté naturelle est étroite. Il permet, il exige la réflexion et l'étude. Sa vertu est la vertu majeure : il laisse entières la faculté et la liberté de choix. Là, il a même sur le concert l'avantage qu'a le livre sur le théâtre représenté.

Ce choix s'exerce sur deux plans, en haut le choix pur, celui qui dispose des maîtres et de la musique même; en bas, le choix matériel qui préside à l'élection des truchements.

Ma fonction est assurément d'abord d'aider à celui-ci. Il est long, malaisé, impossible même pour le plus grand nombre, si l'on compte que les disques coûtent cher, qu'il s'en publie des milliers chaque année, et que le facteur technique prenant une importance primordiale on ne peut s'en rapporter, comme pour le livre, à un titre, au nom d'un compositeur.

Mais je ne voudrais pas borner mon ambition à ce travail de déblaiement. D'abord, je ne m'en tiendrai pas comme on le fait d'habitude à la seule actualité; parler des enregistre-

ments à mesure qu'ils paraissent est nécessaire mais non suffisant. Les catalogues de disques sont des trésors qu'il faut inventorier; une vue d'ensemble et de haut est souvent bonne à prendre; c'est du reste ce qu'on attend d'une Revue comme celle-ci.

Il serait utile de dresser une discographie des maîtres (je n'aime guère ces mots, discographie, discothèque, mais ils sont commodes). — Enfin, les œuvres mêmes apparaîtront sous des éclairages qui permettront des rapports, des comparaisons, peut-être des révélations et des découvertes, à coup sûr des surprises et des ravissements; à propos d'enregistrements, on s'entretiendra d'elles. Oui, je souhaite vivement que mes lecteurs, si j'en ai, me fassent part de leurs remarques, de leurs goûts, de leurs propres trouvailles, réparent mes omissions et mes erreurs, me disent s'ils ont aimé ce que j'ai aimé, si nous sommes d'accord, — et qu'ainsi cette chronique devint un entretien sur la musique.

Et aussi un lien d'amitié entre tous ceux qui, de loin en loin dans le monde, font à la musique la plus belle offrande : la solitude et le silence.

YVES FLORENNE.

ART

« Artistes de ce temps ». — Milich. — Henri Vallette. — Boberman. — Couty. — Stadelman. — Mie Munzer.

Les peintres se suivent et ne se ressemblent pas, au Petit-Palais. Nous avons dit dans notre dernière chronique l'excellence de la précédente exposition des **Artistes de ce temps** qui réunissait les meilleurs artistes de la jeune génération. Le groupe suivant se place résolument sous le signe de la médiocrité. Il y a une certaine honnêteté chez Trochain, chez Léveillé, dont on goûte surtout les aquarelles, mais, chez les autres, que de mauvais goût! que de platitude! On s'étonne même qu'un Palais municipal accueille les pénibles vulgarités de Raymond Pallier. Chez les sculpteurs par contre, il y a deux personnalités : Miestchaninoff expose de beaux nus bien modelés; ses bustes sont expressifs, lisibles et de bon style; nous ne comprenons pas toutefois ce goût singulier qui le pousse à sculpter des chapeaux. Iché est un réaliste, sa